

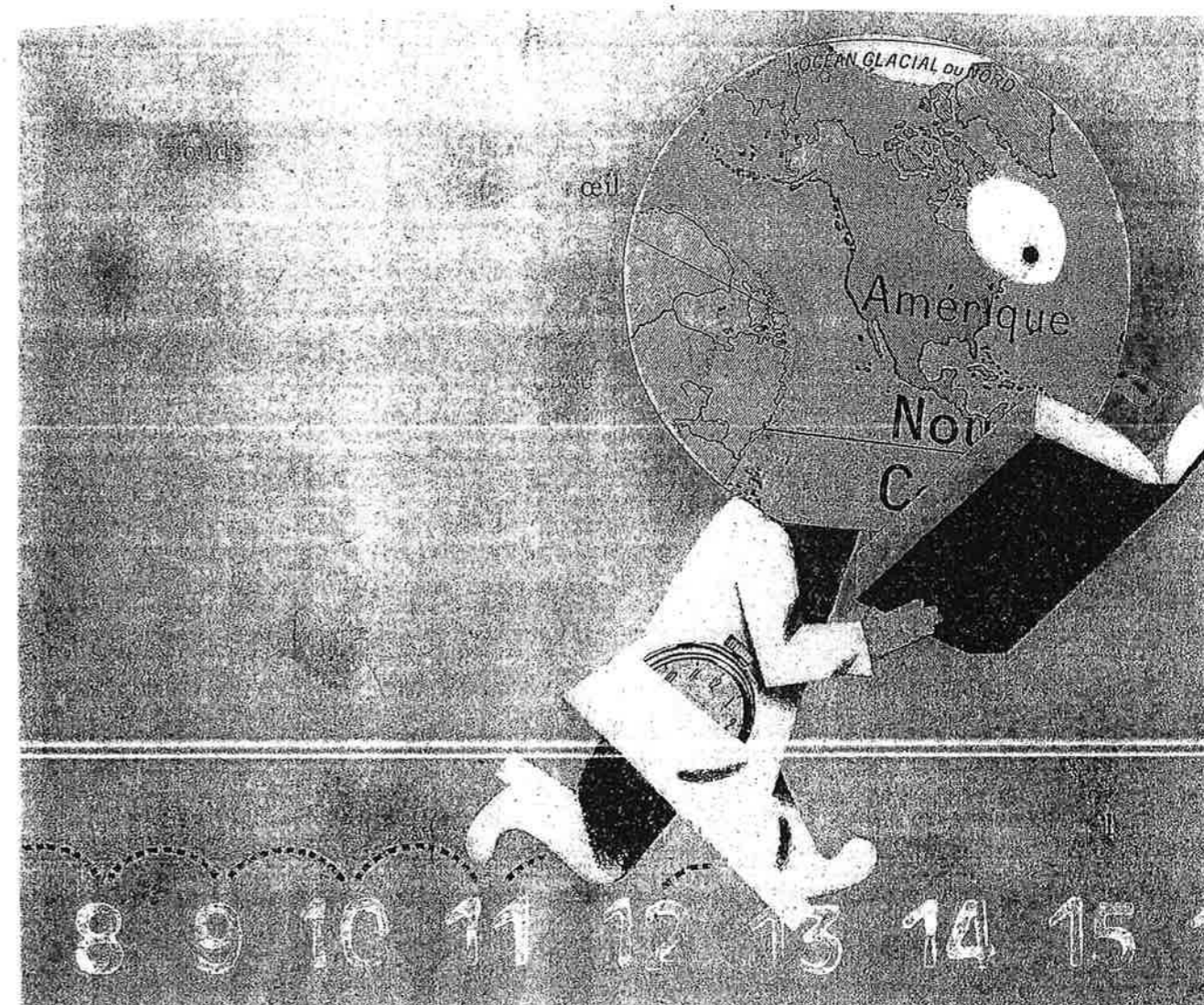


Mensuel  
T.M. : 120 000

☎ : 01 53 91 11 11  
L.M. : 280 000

LIBRE

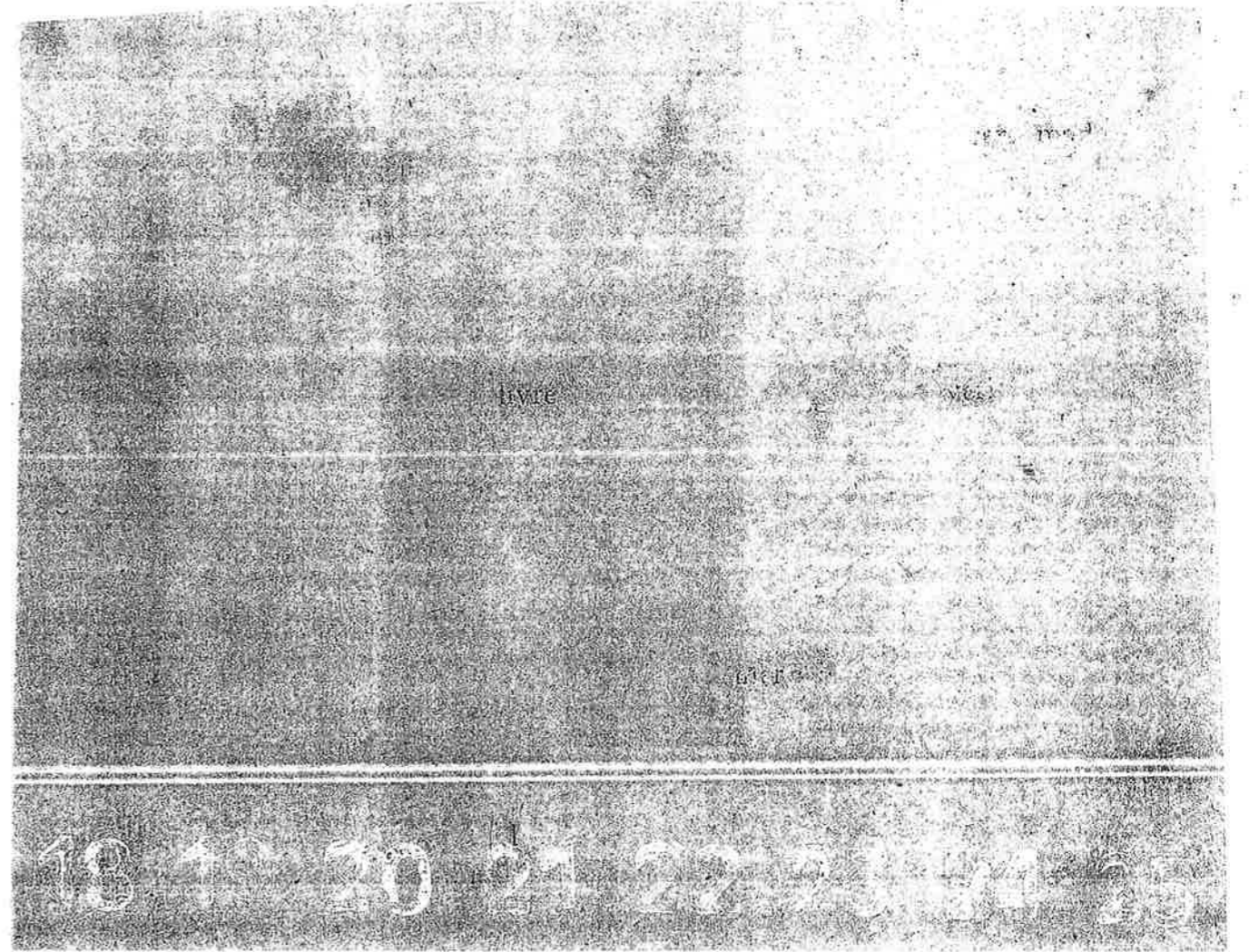
mai 2005



# 50 ÉCRIVAINS POUR DEMAIN

PAR FRANÇOIS BUSNÉL, ANDRÉ CLAVEL, PHILIPPE DELAROCHE, CHRISTINE FERNIOT, MICHEL GRISOLIA ET BAPTISTE LIGER

Les voici ! Les 50 écrivains qui seront, demain, des classiques... Ils sont irlandais, afghans, coréens ou sri lankais, indiens, américains, russes ou espagnols. Leur point commun ? Une œuvre naissante d'une extraordinaire puissance. *Lire* vous dévoile sa sélection, établie à l'occasion du festival Etonnants Voyageurs de Saint-Malo.



## Pour une littérature du XXI<sup>e</sup> siècle

**I**ls sont cinquante, venus des cinq continents. Cinquante écrivains d'aujourd'hui qui seront les grands de demain. Comment avons-nous procédé pour dresser cette liste ? C'est simple. Nous avons lu. A plusieurs et pendant des mois. Nous avons retenu les œuvres qui nous ont bouleversés, celles qui nous ont laissés sonnés. Nos critères étaient clairs : nous cherchions des voix ; les prémisses de ce que l'on appelle, avec plus d'intuition que de certitudes, une œuvre, quels que soient les genres ; un style immédiatement reconnaissable ; la jeunesse. Non pas que nous croyions que la jeunesse soit une vertu en soi : nombre des romanciers que vous allez découvrir dans ces colonnes ont atteint ce fameux « âge mûr » qui rend indifférent aux coquetteries.

Lorsque nous comparâmes notre sélection avec celle que, de leur côté, les organisateurs du festival Etonnants Voyageurs avaient faite, nous ne fûmes guère surpris de constater qu'elles étaient identiques, à quelques exceptions près. Ajoutons aux critères précités, celui-ci, tiré du formidable manifeste *Pour une littérature voyageuse* publié naguère par Michel Le Bris : « Le refus des dogmes, des normes et des codes, des morales convenues, du cela-va-de-soi de l'ordinaire des jours, le goût d'y aller voir, de se risquer hors de sa caste et de ses certitudes, pour se frotter aux autres. » Ce que nous avons voulu retenir, c'est, en un mot, l'élan.

Tous ces romanciers diffèrent, par leur style et les sujets qu'ils abordent. Et pourtant, tous ont écrit des romans qui fonctionnent comme des coups de

sonde, inattendus et profonds, dans le monde actuel. Ils illustrent à merveille cette assertion de Kundera : « Dans le monde moderne abandonné par la philosophie, fractionné par des centaines de spécialisations scientifiques, le roman nous reste comme le dernier observatoire d'où l'on puisse embrasser la vie humaine comme un tout. » Nulle école à l'horizon, simplement des individualités. Des livres qui sont des passeports pour l'Ailleurs, le passé, le présent ou le futur. Une incroyable énergie se dégage de ces œuvres naissantes et place les amoureux de la lecture face à ce paradoxe réjouissant : même si le désespoir teinte parfois les mots de ces jeunes écrivains, il ressort de cette liste un formidable optimisme quant à l'état actuel de la littérature. Grâce à eux, c'est l'avenir du roman qui est en train de ●●●

••• se dessiner. Un avenir radieux, où l'imagination est – enfin – libérée.

Des lignes de force rassemblent ces auteurs. Elles seront soulignées et discutées lors des rencontres de Saint-Malo, du 5 au 8 mai, lors de la quinzième édition du festival Etonnants Voyageurs où, pour la première fois, tous se croiseront. Plus que jamais, nous vous convions à venir arpenter les ruelles de la cité corsaire aux côtés de ces futurs géants des lettres. Est-ce un hasard ? Leurs points communs sont stupéfiants... Un refus de se laisser happer par la tentation nationaliste, la capacité de métamorphoser leur monde en lui appliquant les expériences glanées dans les pays qu'ils ont traversés. Et le voyage, bien sûr. Pour ne pas dire l'exil. Le métissage qui en découle s'exprime principalement à travers le sentiment, très fort, d'appartenir à plusieurs cultures à la fois. Michel Le Bris, préparant cette édition d'Etonnants Voyageurs et nous rendant visite à la rédaction de *Lire*, l'a très bien formulé, l'autre jour : « Ce métissage n'est pas un idéal qu'il serait chic d'affirmer façon "United Colors of Benetton" ; ce télescopage est une douleur, mais une douleur sublimée et qui accouche d'une œuvre d'art. »

Les lieux, à ce titre, ont eux aussi leur importance. Londres, bien sûr, où vivent et écrivent l'Indien Hari Kunzru, l'Anglo-Jamaïcaine Zadie Smith, le Sri Lankais Romesh Gunesekera... Berlin, où les principaux écrivains allemands sont d'origine hongroise (Zsuzsa Bánk) ou irakienne (Sherko Fatah). New York, toujours, où l'Irlandais Colum McCann voisine avec le banlieusard Rick Moody, Colson Whitehead ou l'Haïtienne Edwidge Danticat. Mais aussi Oxford, dans le Mississippi, à l'ombre de Faulkner : là, derrière le génial Brad Watson et le talentueux Tom Franklin, s'écrit le renouveau de la littérature du Grand Sud...

Un mot encore. Certaines nationalités sont absentes de cette liste et vous n'y trouverez pas d'écrivains français. Pourquoi ? Parce qu'on ne sent bien qu'en comparant. Et qu'il y aurait quelque démesure à comparer une littérature familière, la nôtre, à celles qui proviennent du monde entier, filtrées par l'étape de la traduction. Nul doute qu'un magazine littéraire étranger – américain ? italien ? espagnol ? allemand ? japonais ?... – saura déceler en France les pépites que nous n'avons voulu nommer. Mais ceci est... une autre histoire. F.B.



**ASLI ERDOGAN**  
38 ANS, TURQUIE

## Le ravissement d'Asli

● Née en 1967 à Istanbul, Asli Erdogan a connu le Brésil après avoir fait des études de physique quantique en Turquie. Auteur de nouvelles et d'un roman, elle décide d'écrire *La ville dont la cape est rouge* à son retour de Rio en même temps qu'elle abandonne son métier d'enseignante à l'Université pour faire de la recherche.

● Ozgür, étudiante turque, débarque un jour à Rio où personne ne l'attend. Pour une fille d'Istanbul, la cité brésilienne devrait faire peur, la pousser à fuir ce monde totalement étranger. Or, c'est la fascination qui prend le dessus et Ozgür n'a qu'un désir : décrire ces lieux de perdition, raconter la pauvreté des favelas, croiser la mort et la vie, plonger dans la jungle des ruelles puantes. Deuxième roman d'Asli Erdogan, *La ville dont la cape est rouge* est une œuvre d'un lyrisme grandissant. On suit, à travers un style de plus en plus sensuel, la passion de l'héroïne pour les lieux, sa volonté de se laisser bercer par une vie aussi dansante que violente. C'est à la fois une plongée vers l'enfer et une recherche de la volupté. Le rythme devient vertigineux. Est-on vraiment loin de la Turquie dans cette œuvre foisonnante ? La romancière a attendu d'être rentrée dans son pays pour en commencer la rédaction et garder ainsi la distance nécessaire. On pourrait pourtant parler de dérive car Asli Erdogan, comme son héroïne, est devenue une étrangère partout : Brésilienne à Istanbul, Turque à Rio. Seule l'écriture la sauve de ce mouvement perpétuel. C'est ce qu'elle exprime dans ce livre poisseux, sauvage, où tous les Sud se ressemblent un peu.



**La ville dont la cape est rouge**  
traduit du turc par Esin Soysal-Dauvergne  
192 p., Actes Sud, 18 €



Mensuel  
T.M. : N.C.

☎ : 01 44 35 60 60  
L.M. : N.C.

novembre 2005

Muze

Monde

# TURQUIE

## AUX portes de l'avenir

À mi-chemin entre Orient et Occident, la Turquie fascine et inquiète. Pays lointain, ex-Empire ottoman à l'origine du génocide arménien, en 1915 ; pays voisin, aux portes de l'Europe : le 3 octobre ont commencé les négociations d'adhésion à l'Union européenne, avec pour ambition d'y parvenir d'ici à dix ou quinze ans... Peut-être est-ce là le temps nécessaire pour se connaître, apprendre à partager des valeurs, à accepter différences et points communs. Un petit pas sur cette longue route avec...

### **Les images d'Antoine Agoudjian (agence Rapho)**

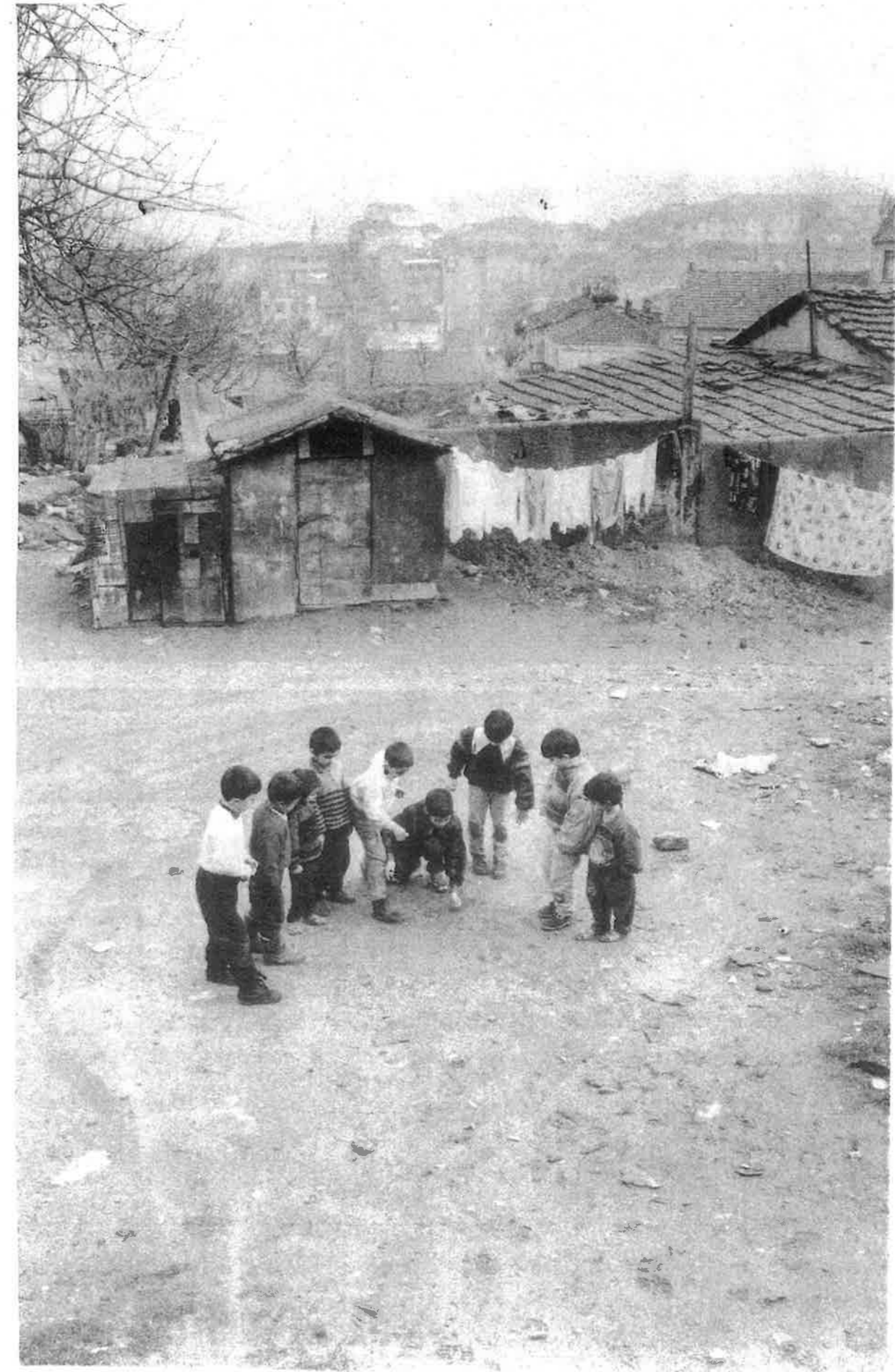
D'origine arménienne, né en 1961 en France, Antoine Agoudjian s'implique tôt dans l'aide humanitaire. Après un premier livre sur le séisme de 1988 en Arménie, il réalise bénévolement un reportage en noir et blanc sur l'œuvre de Coluche et les Restos du cœur. En 1996, il photographie Istanbul. Depuis, il travaille sur le génocide dont a été victime son peuple.

### **Les mots du réalisateur Fatih Akin**

Réalisateur turco-allemand de 32 ans, révélé au grand public en 2004 avec *Head-on* (Ours d'or à Berlin), Fatih Akin vient de réaliser *Crossing the Bridge*, un documentaire explorant Istanbul à travers sa musique. L'occasion de creuser les rencontres entre Orient et Occident.

« La question n'est pas de savoir si la Turquie est prête pour l'Europe, elle ne le sera peut-être jamais. La question est : l'Europe est-elle prête pour la Turquie ? Car l'Europe a peur. Et cette peur, je ne la comprends pas. Je ne pense pas que le problème soit religieux, ce serait stupide. Regardez la France aujourd'hui, il y a tellement de musulmans, et depuis tant de siècles. Venus du Maroc, d'Algérie. » ■





**FATIH AKIN :**  
« La Turquie est composée de plus de soixante-dix ethnies - Arméniens, Russes, Azéris... C'est une mosaïque, prétendre le contraire est du racisme. Parce que j'ai été éduqué en Allemagne, j'ai appris à l'école que le racisme est partout un crime. Mais ça, on ne l'apprend pas dans les écoles turques. »

« La Turquie est voisine de la Grèce et de la Bulgarie pour le côté européen ; de l'autre côté elle touche l'Iran, l'Irak, la Syrie, une partie du monde en crise. Et on est au milieu, entre deux. On a toujours été "entre deux". Et la pensée, ma pensée, est aussi "entre deux". »







« Les Turcs  
certainement de se  
battre entre eux.  
Il n'y a pas encore  
de *happy end*,  
comme il n'y a pas  
de *happy end* dans  
mes films. J'ai fait  
ce film, *Crossing the  
Bridge*, parce que  
j'aime me battre,  
pour de bonnes  
raisons. Je veux  
changer le pays.  
J'ai des amis qui  
y vivent et qui  
s'y battent pour le  
changer, pour qu'il  
soit plus libre. »



# Un pays entre deux mondes

Par le réalisateur Fatih Akin

Fatih Akin est né en Allemagne, mais ses désirs, ses rêves ont grandi en Turquie, patrie de sa famille. Sa caméra l'y porte, au gré de films (*Head-on*, Ours d'or à Berlin, en 2004) et de documentaires. Prêt à se battre, à chasser les « stupides » idées reçues, il critique et défend ses racines, son pays aux portes de l'Europe.

## MUSIQUE TURQUIE, COMBAT ROCK



### L'EXTRAIT

Texte de présentation de Fatih Akin sur son documentaire *Crossing the Bridge*, sorti en salles le 13 juillet 2005.

« Aujourd'hui encore, la musique rock est, en Turquie, une expression de rébellion. Contrairement à l'Occident, où le rock s'est entretenu et depuis longtemps transformé en phénomène de masse et fractionné en d'innombrables tendances, il rappelle ici, par son attitude, le son de la guitare de années 1970. C'est surtout dans les rues de Beyoglu que cette attitude est la plus visible : nulle part au monde actuellement on ne croise autant d'individus aux cheveux longs. Duman (*un des groupes présents dans le documentaire de Fatih Akin, NDLR*) a encore ajouté une bonne portion de punk, mais le groupe reste néanmoins parfaitement dans la tradition du rock turc (...) Dans la diaspora, le mal du pays l'a poussé à écrire des textes en turc, ouvrant ainsi inconsciemment la voie au succès que le groupe connaît aujourd'hui dans son pays. »

**Je suis turc. Je suis né en Allemagne**, je vis en Allemagne, mais je suis turc par ma façon de penser, mes désirs, mes rêves. C'est à travers mon travail que j'ai vraiment découvert la Turquie. Avant de commencer à y filmer, je ne pouvais pas dire que je la connaissais vraiment. Lorsque j'étais enfant, nous y allions une fois par an en été, en vacances, pour voir la famille, les amis... J'étais un « outsider », la Turquie était pour moi, en quelque sorte, un pays mythique, secret. En grandissant, j'ai voulu en savoir plus, mieux la comprendre. Quand j'ai fini mes études de cinéma, ma relation au pays a commencé à changer. J'ai fait des courts-métrages qui se déroulaient là-bas. En filmant le pays, les personnes qui y vivent, j'en ai découvert davantage sur moi-même.

Je me sens connecté au cinéma turc, il a une réelle influence sur mon travail. Je peux rire à certaines choses qui ne font rire personne, pleurer sur ce qui ne fait pleurer personne d'autre, parce que je comprends ce monde. J'essaie toujours de faire de nouvelles choses, mais rien n'est nouveau aujourd'hui. On ne peut pas réinventer le cinéma. Pourtant, en mixant le Hollywood des années 1970 et le cinéma européen – avec lesquels j'ai grandi – et le cinéma de mon pays d'origine, je peux peut-être créer quelque chose de nouveau.

En Allemagne, où j'ai fait mes études, vous apprenez qu'un genre est un genre, qu'on ne brise pas les règles. Dans les comédies, on rit mais on ne pleure pas, dans le drame, on pleure et on ne rit pas. Ce que j'ai découvert dans le cinéma turc, à part la passion et les chansons, c'est qu'on peut pleurer dans les comédies et rire dans les drames. C'est ce que j'ai fait dans *Head-on*, j'ai fait rire même si c'est un drame. Parce que la vie est comme ça, parfois on rit, parfois on pleure, parfois les deux dans la même journée.

**Le cinéma turc est né en 1915**, juste après la Première Guerre mondiale. Avant, c'était plus de la propagande que du cinéma. Dans les années 1960 et 1970, la Turquie est devenue l'un des plus gros producteurs de films, derrière l'Inde et Hollywood. La Turquie produisait six cents films par an. Le



### FATIH AKIN Réalisateur en projets

Fatih Akin est né à Hambourg, en 1973, de parents turcs qui ont émigré en Allemagne dans les années 1960, à l'époque du « miracle économique ». Son premier long métrage, *Rapide et sans douleur* (1997), lui rapporte

de nombreux prix, mais c'est le poignant mélo *Head-on*, Ours d'or à Berlin en 2004, qui lui vaut une reconnaissance et un succès internationaux, et une invitation à rejoindre le jury du festival de Cannes en 2005. Il a depuis réalisé *Crossing the Bridge*, un documentaire sur la scène musicale d'Istanbul dans lequel il dresse un original portrait de la ville, à la croisée de l'Orient et de l'Occident. Fatih Akin travaille actuellement sur différents projets, notamment un documentaire sur le réalisateur turc Yilmaz Güney, et un long métrage avec Salma Hayek, qu'il a rencontrée à Cannes – elle était également membre du jury. Il a aussi en tête une « histoire d'amour et de mort » écrite pour son interprète fétiche, le héros tragique de *Head-on*, Bülent Unel, et Hanna Schygulla. ■

## ROMAN UNE STAMBOULIOTE BOULEVERSEE À RIO

### L'EXTRAIT

*La ville dont la cape est rouge*, roman d'Asli Erdogan (éd. Actes Sud, 2003).  
« Elle avait commencé à écrire le jour où elle avait déterminé sa position de défense contre la violence aveugle de la ville. Elle n'écrivait ni pour elle, ni pour les autres ; seulement parce qu'elle y était contrainte. Telle une plaie que l'on gratte, elle arrachait au fur et à mesure la croûte du phénomène Rio et le sang noir craché par un malade atteint d'hémorragie dégoulinait sur ses phrases. »



cinéma turc s'est bien porté jusque dans les années 1980. Dans le domaine de la musique, on a assisté à une volonté de préserver la spécificité turque, à un refus de la « mondialisation » : Cela n'a pas eu lieu dans le domaine du cinéma, et c'est très triste. Les *blockbusters* américains sont arrivés – *Les Dents de la mer*, *E.T.* –, et les États-Unis ont forcé la Turquie à diffuser leurs films. La Turquie a voulu résister. Quel est le produit que la Turquie exporte le plus outre-Atlantique ? Les noix. Les Américains ont dit : « Si vous ne passez pas nos films, on n'achètera pas vos noix, on en achètera ailleurs. » Puis la télévision a explosé, la vidéo aussi et le cinéma turc a connu une grosse crise.

Depuis sept ou huit ans il se reconstruit, grâce à des réalisateurs comme Nuri Bilge Ceylan, auteur d'*Uzak*, Grand Prix du jury à Cannes, en 2003. Il existe aujourd'hui une bande de jeunes cinéastes capables de donner un reflet juste de la société turque, et beaucoup reste à dire.

Par exemple, il y a un grand nombre de transsexuels en Turquie, et je suis sûr que peu de gens le savent. Ils sont très libres, ils sont dans la rue, ils peuvent faire ce qu'ils veulent, même s'ils ont parfois la vie dure. C'est un beau sujet mais il y en a d'autres. On peut également parler des femmes d'Anatolie qui viennent travailler à Istanbul. Il y a beaucoup d'histoires à raconter, un gros potentiel. C'est ce qui m'intéresse. Tôt ou tard, je ferai de nouveau un film qui se passe en Allemagne mais, actuellement, je suis plus intéressé par cette partie de moi. Filmer l'Allemagne, c'est comme me regarder dans un miroir, ce que je fais tous les jours et je ne me vois pas changer. Mais je peux voir les changements qui ont lieu en Turquie, parce que je n'y vis pas...

**La Turquie est un pays toujours en lutte.** La question des minorités est encore source de profond conflit, le fossé culturel demeure. En tant que Turc qui est né et a grandi en Allemagne, je faisais partie d'une minorité, je sais ce que c'est que d'appartenir à une telle culture, c'est pourquoi j'ai de la sympathie pour toutes les minorités. La Turquie est composée de plus de soixante-dix ethnies – Arméniens, Russes, Azéris... C'est une mosaïque, prétendre le contraire est du fascisme. Et du racisme. Parce que j'ai été éduqué en Allemagne, j'ai appris à l'école que le racisme est partout un crime. Mais ça, on ne l'apprend pas dans les écoles turques.

Mon film *Crossing the Bridge*, pour lequel j'ai filmé des groupes de la scène musicale stambouliote, est une photographie de ce qui se passe dans ce pays. À l'époque où l'on a filmé le groupe kurde, tout était *cool*, libéré. Aujourd'hui, un an après, leur album est mis à l'index, interdit. On l'a censuré pour son état d'esprit « séparatiste ». Les Turcs continuent de se battre entre

eux. Il n'y a pas encore de *happy end*, comme il n'y a pas de *happy end* dans mes films. J'ai fait ce film parce que j'aime me battre, pour de bonnes raisons. Je veux changer le pays. J'ai des amis qui y vivent et qui s'y battent aussi, pour qu'il soit plus libre. On pourra arrêter la lutte quand on aura en Turquie 100 % de droits de l'homme, 100 % de liberté pour la presse, un système éducatif accessible à tous et pas qu'aux riches. Quand le reste du monde, et en particulier l'Europe, acceptera que les Turcs puissent voyager librement, sans avoir à faire autant de démarches, de paperasse, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui, comme si les Turcs étaient des citoyens de deuxième classe. Si on a besoin d'entrer dans l'Europe pour obtenir tout ça, c'est triste.

**La question n'est pas de savoir si la Turquie** est prête pour l'Europe, elle ne le sera peut-être jamais. La question est : l'Europe est-elle prête pour la Turquie ?

Je n'ai pas été surpris par le vote de la France sur la constitution européenne, je m'y attendais. C'était dans l'air. Je respecte la décision des Français, mais je ne comprends pas la peur. La peur, c'est le fondement du racisme, peu importe que vous soyez de gauche ou de droite. Parce que ces gens sont différents de vous, vous devez en avoir peur ? Parce qu'ils vont venir prendre le travail ? Je ne pense pas que le problème soit religieux, ce serait stupide. Regardez la France aujourd'hui, il y a tellement de musulmans, et depuis tant de siècles. Venus du Maroc, d'Algérie, ils sont parmi vous.

Mais je ne dis pas pour autant : « Faites entrer la Turquie dans l'Europe », et je ne le veux peut-être même pas. Parce que, en tant qu'homme de gauche, je pense – comme beaucoup de personnes en Turquie – que faire entrer la Turquie dans l'Union européenne, même si cela présente des avantages pour le pays, c'est presque un acte de néocolonialisme. Qui dirige l'Union européenne ? La France, L'Allemagne et le Royaume-Uni. Des anciens pays colonialistes. Ce sont les « *money makers* » qui veulent que la Turquie entre dans l'Europe. Et vous savez pourquoi ? Parce que la Turquie est un pays jeune. Les *money makers* veulent que la jeunesse turque travaille pour l'Europe vieillissante. Selon moi, l'entrée de la Turquie dans l'Europe ne devrait pas être indispensable ou même nécessaire. Je veux que le pays soit indépendant. La Turquie est voisine de la Grèce et de la Bulgarie côté européen, de l'autre côté elle touche l'Iran, l'Irak, la Syrie, une partie du monde en crise. Et on est au milieu, entre deux. On a toujours été « entre deux ». Et la pensée, ma pensée, est aussi « entre deux ». ■

Fatih Akin

Dossier coordonné par Angélique Adagio

## ROMAN UN JEU OU UN ADIEU



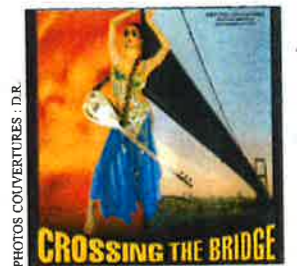
### L'EXTRAIT

*Le Livre noir*, roman d'Orhan Pamuk (éd. Gallimard/Folio, 1996).

« Il était peut-être inexact de qualifier cette lettre de lettre d'adieu. Ruya ne précisait pas qu'elle allait revenir, mais elle ne disait pas non plus qu'elle ne reviendrait jamais. À croire que c'était la maison et non Galip qu'elle quittait. C'était plutôt une complicité qu'elle proposait à Galip en quelques mots : "Arrange-toi pour ne rien dire à mes parents !", une complicité qu'il avait aussitôt acceptée et qui n'était pas désagréable. »

## ORHAN PAMUK Un écrivain épris de paix

Né en 1952 à Istanbul, Orhan Pamuk (*lire extrait ci-dessus*) est l'un des écrivains turcs les plus populaires, dans son pays comme à l'étranger. Architecte, journaliste puis écrivain, il remporte régulièrement des prix pour ses romans : *Le Livre noir* a ainsi reçu le prix France-Culture en 1998. *Neige*, son dernier roman, a été sacré meilleur livre étranger en 2004 par le *New York Times* et a reçu le prix de la Paix des libraires allemands 2006. Lesquels ont salué la qualité d'une œuvre « où l'Europe et la Turquie musulmane se retrouvent ». ■



### MUSIQUE/CD

*The Sound of Istanbul*, B.O. de *Crossing the Bridge*. Ed. MK2 Music.

À l'image de la ville, sise à cheval sur l'Europe et l'Asie, la musique d'Istanbul reflète les influences de l'Orient et de l'Occident. Akin, passionné de musique (il se transforme parfois en DJ et mixe occasionnellement) nous fait découvrir le son rock, techno et rap de l'ancienne Constantinople et les grandes voix de la musique traditionnelle. Envoûtant. ■



ASLI ERDOGAN  
38 ANS, TURQUIE

## Le ravisement d'Asli

● Née en 1967 à Istanbul, Asli Erdogan a connu le Brésil après avoir fait des études de physique quantique en Turquie. Auteure de nouvelles et d'un roman, elle décide d'écrire *La ville dont la cape est rouge* à son retour de Rio en même temps qu'elle abandonne son métier d'enseignante à l'Université pour faire de la recherche.

☉ Ozgür, étudiante turque, débarque un jour à Rio où personne ne l'attend. Pour une fille d'Istanbul, la cité brésilienne devrait faire peur, la pousser à fuir ce monde totalement étranger. Or, c'est la fascination qui prend le dessus et Ozgür n'a qu'un désir : décrire ces lieux de perdition, raconter la pauvreté des favelas, croiser la mort et la vie, plonger dans la jungle des ruelles puantes. Deuxième roman d'Asli Erdogan, *La ville dont la cape est rouge* est une œuvre d'un lyrisme grandissant. On suit, à travers un style de plus en plus sensuel, la passion de l'héroïne pour les lieux, sa volonté de se laisser bercer par une vie aussi dansante que violente. C'est à la fois une plongée vers l'enfer et une recherche de la volupté. Le rythme devient vertigineux. Est-on vraiment loin de la Turquie dans cette œuvre foisonnante ? La romancière a attendu d'être rentrée dans son pays pour commencer la rédaction et garder ainsi la distance nécessaire. On pourrait pourtant parler de dérive car Asli Erdogan, comme son héroïne, est devenue une étrangère partout : Brésilienne à Istanbul, Turque à Rio. Seule l'écriture la sauve de ce mouvement perpétuel. C'est ce qu'elle exprime dans ce livre poisseux, sauvage, où tous les Sud se ressemblent un peu.



**La ville dont la cape est rouge**  
traduit du turc par Esin Soysal-Dauvergne  
192 p., Actes Sud, 18 €

## DE LA TURQUIE AU BRÉSIL

### Dans la jungle des villes

LA VILLE DONT LA CAPE EST ROUGE, d'Asli Erdogan, traduit du turc par Esin Soysal-Dauvergne, Actes Sud, coll. « Lettres turques », Arles, 2003, 186 pages, 18 euros.

SECOND roman d'une jeune romancière turque, ce livre au titre insolite se déroule au Brésil : il évoque la découverte de Rio par Özgür, une *gringa* qui va faire l'expérience de l'enfer sur terre. Elle projette d'écrire un roman, mais le texte va lui ravir sa propre existence au point de l'avaloir comme un anaconda. La dérive existentielle de la jeune femme venue de l'Ancien Monde va d'abord trouver à s'ancre dans l'étrangeté du métis et la confrontation de deux univers radicalement différents : proche parente de Geoffrey Firmin, le consul de Malcolm Lowry dans *Au-dessous du volcan* (1947), Özgür fait mine de céder à la chaleur poisseuse et aux sollicitations sensuelles de la danse ; elle s'efface devant la violence mais pour mieux s'approprier le monde qui l'environne...

Malgré plusieurs tentatives de bâtir un amour qui rende le monde possible, le prix à payer reste total. Il faut mettre sa vie en jeu, car elle est désormais plongée dans une jungle – et le mot n'a rien d'excessif... La ville du tiers-monde ne laisse aucun choix ; elle est monstre et objet du désir tout à la fois : « *Rio, la ville qui obligeait ses proies à jeter les dents les yeux fermés.* » Özgür oscille entre la peur et l'envie de mourir, la volupté d'être broyée par cette métropole terrible, aspirant à se faire mulâtresse, aspirant à être déposée de son âme : « *Elle avait croisé la mort à chaque coin ; une mort engraisée, vorace, capricieuse s'était infiltrée dans chaque mot qu'elle avait écrit. Pourtant, ce qu'elle pourchassait dans les labyrinthes sombres, c'était autre chose. Ce qu'elle cherchait dans les favelas misérables, dans les regards voilés des sans-abri, au-delà des masques de carnaval... La passion désespérée du corps pour la vie, plus vieille et plus puissante que tous les mots.* »

La langue à la fois limpide et lyrique d'Asli Erdogan exprime parfaitement la distance de moins en moins grande qui sépare Özgür de la cité étrangère. Si, dans ce contraste foisonnant, plusieurs observations viennent rappeler la similitude avec le monde turc, c'est néanmoins la rue brésilienne qui règne avec le romantisme sauvage du *favellado*, du *bandido*, son amour de la vie, sa rudesse, le dégoût tout comme la fascination qu'il inspire.

Née en 1967, l'auteure incarne la jeune génération des prosateurs turcs : moins soumis aux problèmes nationaux, libéré du roman à thèse, ils explorent le monde et établissent imperceptiblement des parallèles entre les Suds...

TIMOUR MUHIDINE.



**La Ville dont la cape est rouge**

Elle le savait déjà, que les voyages ne font que déplacer les problèmes. Mais elle a voulu vérifier et le résultat est terrifiant. D'Istanbul à Rio, Ozgür, jeune et jolie étudiante turque, repousse les limites de la peur, de son dégoût de la misère, pour se vautrer dans la fange d'une ville qui a rayé le mot humain de sa carte. De plus en plus seule, errant dans les bas-fonds de Rio (ses monstres, ses assassins, ses mutilés de toutes sortes...) elle savoure le poison de son autodestruction. Puis, vient l'écriture... et ce portrait poignant d'une femme broyée par sa sensibilité. R. Bo.  
Asli Erdogan, Actes Sud, 18 €.

# Lettres & notes

ISABELLE DE COURSON ET THIERRY MATTEI

## ▶▶▶ Livres

### Rio à la vie à la mort

Les cartes postales l'assuraient : « C'est le plus beau coin du monde ! » Un jour, Ozgür a tout plaqué, Istanbul, l'université, la famille, une position sociale confortable, pour aller vivre de l'intérieur Rio, le carrefour de tous les contrastes. Mais l'image d'Epinal vole en éclats et la jeune et fragile romancière turque se fait vite dévorer par la ville mangeuse d'âmes, qui cache sa misère et sa violence sous les paillettes du carnaval. Chaque jour devient un combat qu'elle doit gagner, du moins ne pas perdre. Elle doit se battre contre la faim, la pauvreté, l'insécurité, la solitude, la promiscuité ambiante dénuée de tout sentiment... Survivre, surtout ne pas capituler. L'écriture devient sa seule arme pour se défendre contre le chaos. « Elle avait rassemblé toutes ses forces dans un seul but. Attraper Rio dans ses mains, comme un papillon, et l'enfermer dans ses propres mots sans la tuer. » Eminemment autobiographique, ce roman trépidant comme la samba est un chef d'œuvre cru d'une sensibilité désarmante.

LA VILLE DONT LA CAPE EST ROUGE, ASLI ERDOGAN. ACTES SUD, 18 €.







## Asli Erdogan : Si tu vas à Rio...

« LA VILLE DONT LA CAPE EST ROUGE », Asli Erdogan, éditions Actes Sud, 190 pages, 18 euros.

**L'AUTEUR** : Née en 1967 à Istanbul, Asli Erdogan a étudié l'informatique et la physique à l'université de Bosphore. De 1991 à 1993, elle travaille au CERN (Centre européen de recherche nucléaire) en tant que chercheur spécialisé dans la physique des particules. « Le Mandarin miraculeux » est publié en 1994, alors qu'elle suit des études post-doctorales à Rio de Janeiro. Elle abandonne alors la physique pour se concentrer uniquement à l'écriture. En 1996, elle achève à Istanbul « La Ville dont la cape est rouge », publié en Turquie en 1998.



**L'ACTION** : Ozgur, une étudiante istanbouliote arrive un jour à Rio en pensant loger chez un universitaire qui, malheureusement, ne l'attendait pas. Seule dans cette ville débordante de sensualité mais aussi de terreur, elle décide de rester. La ville sublime et infernale va lui permettre d'écrire l'histoire d'O., le livre de sa vie.

**EXTRAIT** : « Elle avait l'air d'une rescapée d'un camp de concentration et semblait vivre ses derniers jours. On lui aurait donné vingt ans aussi bien que soixante-dix. Elle avait perdu la plupart de ses dents, ses coudes perçaient la peau. Ivre de plaisir et riant aux éclats, elle dansait la samba. Son visage rayonnait d'une gaieté vierge, pure, propre aux enfants... Quand vous aurez croisé le bonheur, le vrai, dans les regards ténébreux, hagards, profonds d'une femme sur le point de mourir de faim, vous aurez pénétré dans le labyrinthe de Rio »

### Grégory DZIEDZIC

Asli raconte Ozgür, Ozgür raconte O. Trois femmes en rupture avec la réalité de leur pays d'origine, la Turquie, le temps qu'elles ont passé de l'autre côté du miroir, à Rio de Janeiro. Côté pile, « le plus beau coin du monde » comme la vantent chauffeurs de taxi et cartes postales, la liberté des corps et celle des moeurs. Côté face la superficialité, l'extrême pauvreté et la violence. Une ville connue « pour ses meurtres d'enfants des rues et son carnaval ». Un mélange de paillettes et de sang, aussi attirant que répugnant, dans lequel Ozgür se trouve littéralement engluée. La jeune femme est déchirée, déchirante sans être pathétique. Son monde et ses illusions se sont écroulés.

### Abîme de destruction

Effondrement des rêves, mais aussi urgence de vivre. Quand l'horizon est obstrué par la colante moiteur de l'atmosphère carioca, quand le passé n'est plus

que l'ombre de lui-même, vague souvenir, le présent devient à la fois refuge et prison. Le théâtre d'une danse tourbillonnante entre deux capoeiristes: la Vie et la Mort. Un chaos qui peu à peu dissout l'identité d'Ozgür. Face à ce chaos, à la folie qui menace, à l'absurdité de sa vie, la jeune femme lutte avec la dernière énergie pour terminer un livre qui, en mettant des mots sur son expérience, l'aidera à recoller les morceaux de son identité jetée aux quatre vents. Un livre s'intitulant: « La ville dont la cape est rouge »...

### Lieu de reconstruction

La base autobiographique du roman est ostensible. Un livre dans le livre. Une mise à nu. A l'absurde, l'auteur oppose le récit de soi et sa mise en scène. L'acte d'écriture est au centre de l'intrigue et Rio, la ville, transparait au fil de la lecture comme un personnage à part entière. Une sincérité de ton sans compromis. Un grand moment de lecture. ■



## Les plumes turques ont du talent

**A**u moment où le débat s'estompe sur la légitimité de la requête turque visant à rentrer dans l'Europe, le monde de l'édition découvre des nouveaux talents. La journaliste Periban Magden, originaire d'Istanbul, est de ceux-là. Elle vient de publier en français son premier roman, « Meurtres d'enfants messagers », aussi fou que « Le Maître et Marguerite » et qui pourra aussi faire penser au Pasolini de l'époque du « Cliquet de la Folle », celle où il aurait encore pu éviter de se croire obli-

gé de mal finir dans la banlieue romaine... Clonage et loufoquerie au menu, sans doute de l'autre côté du miroir ! Dans « La Ville dont la cape est rouge », titre qui fleure bon sa traduction littérale, la jeune Asli Erdogan cite Kafka, voyage à Rio de Janeiro, évoque son carnaval, ses métisses qui n'hésitent pas à pisser en plein milieu de la rue. Mac Orlan aurait aimé ! « Meurtres d'enfants messagers » de P. Magden 161 p. 18€ - « La Ville dont la cape est rouge » d'A. Erdogan, 187 p. 18€ (Actes sud)



45/28/41

Presse Régionale  
T.M. : 70 000☎: 02 38 78 79 80  
L.M. : 245 000samedi 12 - dimanche 13 - lundi 14  
juillet 2003La République  
du Centre

LIVRE

## La ville dont la cape est rouge

**Par Asli Erdogan**

Ozgür, une étudiante istanbuliote, arrive un jour à Rio en pensant loger chez un universitaire. Un taxi la conduit à l'adresse indiquée, où, malheureusement, on ne l'attend pas. Seule dans cette ville débordante de sensualité, mais aussi de terreurs, elle décide de rester. Chaque jour, la violence se rapproche un peu plus, mais Ozgür repousse la peur, contourne la mort puis l'apprivoise. Chaque jour, la pauvreté l'étouffe davantage et le vertige l'attire, vers le fond, vers le cœur même de Rio de Janeiro, cette ville sublime qui, tout en se révé-

lant lentement telle une créature infernale, va lui permettre d'écrire le livre de sa vie... Ash Erdogan est née en 1967 à Istanbul. Elle a publié un roman, des nouvelles, puis, en 1998, ce livre salué par les critiques comme un petit chef-d'œuvre.

> Éd. Actes Sud, 188 p., 18 €.  
> Prochaine rubrique le lundi 25 août.



## Piège à Rio



« La ville  
dont la cape  
est rouge »,  
Asli Erdogan,  
éd. Actes Sud ;  
87 p., 18 €.

Rio de Janeiro, est moite, violente, exsangue et assoiffée de sang, plombée par la pauvreté. Ozgür, jeune femme turque venue à Rio pour y faire des études, se tue depuis deux à rester dans cette ville, livrée à la solitude.

Depuis la disparition inexplicable de son seul ami, la jeune femme déambule dans les rues. Sans but depuis qu'elle a été virée de l'université.

Et sans plus s'étonner de rien : la prostitution des enfants, la torture banalisée, les meurtres en pleine rue, l'omniprésence de fous, les feux d'artifice qui annoncent les arrivées hebdomadaires de cocaïne dans les quartiers.

Sans argent, sans ami, la jeune femme s'est endurcie face à l'homme devenu son ennemi.

Sans savoir au juste pourquoi elle continue à errer dans cette ville hostile, elle tient un carnet de bord : « La ville dont la cape est rouge », roman dans le roman.

Née en 1967 à Istanbul, Asli Erdogan a publié ce livre en 1998.

Salué par les critiques comme un petit chef-d'œuvre, c'est un piège : on voudrait laisser de côté cette histoire pesante, mais elle colle aux doigts jusqu'à la dernière page. ●

A.V.

## Rio, entre vertige et violence

**TURQUIE (I)** • Née en 1967 à Istanbul, Asli Erdogan étudie la physique, puis part travailler deux ans à Rio de Janeiro. Après plusieurs nouvelles, elle publie en 1998 *La Ville dont la cape est rouge*, un second roman salué par la critique comme un chef-d'œuvre. L'histoire d'Ozgür, une étudiante istanbuliote qui débarque à Rio où elle est supposée loger chez un universitaire. Mais personne ne l'attend à l'adresse indiquée. Seule dans cette ville sensuelle et violente qui se révèle peu à peu à elle, Ozgür lutte contre la peur, la pauvreté et la mort qui semblent de plus en plus proches. Car Rio, fascinante et magnifique, cache derrière son masque de carnaval des échos terrifiants. Ozgür se sent happée vers le fond de la ville «la plus dangereuse du monde», prise de vertige. Sa réponse va prendre une forme écrite pour devenir le livre de sa vie.

*La Ville dont la cape est rouge* d'Asli Erdogan, traduit du turc par Esin Soysal-Dauvergne, éd. Actes Sud, 2003, 187 pp.



2 400300 971709

Garantie nulle sans cette étiquette

59/62/80

Presse Régionale  
T.M. : 380 000☎ : 03 20 78 40 40  
L.M. : 1 500 000

LA VOIX DU NORD

vendredi 29 août 2003

**COUPS DE CŒUR**

Elles ont en commun d'être des femmes, de vivre et d'écrire dans des pays peu connus pour leur littérature. Actes Sud leur ouvre ses pages et nous invite à les découvrir.

► « **Meurtres d'enfants messagers** » de Périhan Magden  
De retour dans sa ville natale après une longue absence, une jeune fille se voit confier une étrange mission: enquêter sur la disparition de mystérieux enfants messagers, sorte d'armée de clones, qui meurent comme des papillons éphémères... Entre onirisme et fantastique, le premier roman d'une jeune Turque.  
168 p. 18 €.

► « **La maison de Shemiran** », de Goli Taraghi  
Vert paradis de l'enfance d'une jeune Iranienne, le gigantesque jardin de la maison finit un beau jour par être traversé par une autoroute. La fin d'une époque, celle de la douceur de vivre, qui cède le pas à l'écrasant progrès. Goli Taraghi, l'un des écrivains les plus lus actuellement en Iran, retrace, à travers la vie de son héroïne, en proie à la schizophrénie, l'histoire d'un pays, lui-même tiraillé entre tradition et modernité. Avec un grand talent pour transcrire la magie des petits instants, à la manière d'une miniature persane.  
208 p. 19 €.

► « **La ville dont la cape est rouge** », de Asli Erdogan  
Ozgür, une étudiante istanbuliote, arrive un jour à Rio en pensant loger chez un universitaire. Mais personne ne l'attend. Elle décide pourtant de rester dans cette ville débordant de sensualité, mais aussi de terreurs. Une expérience qui va lui permettre d'écrire le livre de sa vie. Huis clos magistral, ce roman a été salué par les critiques comme un chef d'œuvre.  
192 p. 18 €.

► « **Jamais avant le coucher du soleil** », de Johanna Sinisalo  
Un soir, en rentrant chez lui, un photographe de pub sauve quelque chose qui ressemble à un animal blessé, mais, qui s'avère être un enfant troll. Que faire de ce petit être violent? Commence alors une partie de cache-cache avec les voisins, tandis que s'impose la nécessité de trouver une solution radicale... Le premier roman décapant d'une dramaturge, journaliste et scénariste finlandaise.  
320 p. 21 €.

Sélection Marie-Laure FRÉCHET



Asli Erdogan

## Une Turque à Rio

●●● *Née en 1967 à Istanbul, Asli Erdogan a vécu et travaillé pendant deux ans à Rio de Janeiro. Elle a publié des nouvelles et deux romans dont «La Ville dont la cape est rouge». Actes Sud vient d'en publier une traduction signée Esin Soysal-Dauvergne.*

La Rio d'Erdogan n'est pas celle des cartes postales, tant s'en faut, et elle s'en explique d'emblée: «*Mais la Rio dont je vais vous parler est un labyrinthe construit sur plus de deux dimensions, ou plus exactement c'est une série de labyrinthes qui s'entremêlent dans le temps et dans l'espace. Des impasses, des points noirs, des chambres secrètes, des échos terrifiants, des agitations, pleins de prophéties incertaines ...*»

L'héroïne, Özgür, perdue dans cette mégalopole, écrit un roman pour échapper à (ou pour se perdre dans) la ville, roman dans le roman, qui tient du reportage et du journal intime. Elle fume cigarette sur cigarette, tente de s'anesthésier dans le sexe et la *cachaça*.

Rio est une ville marâtre, cité de la misère, de la mort, de la sensualité, de la danse, la ville «*la plus dangereuse du monde*».

### Carnaval de sang

Quant à la chaleur, elle est atroce, émolliente, de

jour comme de nuit; elle entre dans le sang, dans le bas-ventre. On ne lui échappe pas. Certains crévent lamentablement, couverts de sang et de sanie, s'agitant parfois à l'extrême limite de leurs forces dans une ultime samba macabre. Même le carnaval ressemble à un vaste théâtre du chaos, où les sens sont exacerbés jusqu'au délire thanatogène. Et l'on pense évidemment, comme Özgür, à *Orfeu negro* (de Marcel Camus, inspiré d'*Orfeu da Conceição* de Vinicius de Moraes).

Étrange étrangère, notre héroïne éprouve pour Rio un mélange de fascination, d'amour, de répulsion, de haine. «*Fille de bonne famille, petite, fragile, craintive et aventurière, devenue un pur voyou (...) Rio de Janeiro avait jeté sur elle l'anarchie vertigineuse du corps, des journées incandescentes, des meurtres, des nuits remplies de promesses, de menaces, de caresses ...*»

Au hasard de ses errements, de ses rencontres, elle note ses impressions, elle sacrifie à une poésie violente. Elle s'égare; elle doute de se retrouver. Quant à la fin, tragique mais sans doute prévisible, du roman, elle laisse au lecteur un arrière-goût de sel, de sang et d'alcool.

Daniel Walther

\* «*La Ville dont la cape est rouge*», Asli Erdogan, Actes Sud, 187 p., 18 €

FIÈVRE Une jeune écrivaine turque se cherche et se perd dans la ville de la samba

# Plonger dans Rio, jusqu'à en mourir

La ville dont la cape est rouge  
Ash Erdogan  
traduit du turc par Esin  
Soyan Daouergne,  
Arces Sud  
187 pp., env. 18 €

**O**n peut se perdre dans un amour passionnel et aimer à en mourir. Mais peut-on aimer à ce point une ville ? La jeune écrivaine turque Ash Erdogan le croit et propose une plongée dans Rio de Janeiro, un trip amoureux et douloureux, comme une longue nuit d'amour impossible.

Ash Erdogan est née en 1967 à Istanbul et a passé deux années à Rio. Son livre est une autobiographie imaginative de ces années-là. Ozgür, son double, étudiante istanbuloise, débarque à Rio pour ne plus jamais s'en échapper. On ne connaît rien de ses années turques, de ses tropismes moyen-orientaux, si ce n'est une mère qui l'appelle pour demander pourquoi elle reste encore à Rio où plus rien, apparemment, ne la retient. On pourrait ajouter qu'elle s'y perd, elle se drogue à la co-

caïne, fait l'amour à tous ceux qui passent, s'éclate toutes les nuits dans les bars. Mais Ozgür est aussi écrivaine. Elle veut réaliser son livre sur Rio et elle doit se perdre pour que le livre existe, s'abîmer, s'offrir à la ville, se déchirer sur ses récits pour que son roman surgisse de son propre sang. Ce roman d'Ash Erdogan est aussi une réflexion sur l'émergence d'un livre et la nécessité d'écrire : "Même si j'ai gaspillé deux longues années de ma vie, au moins j'aurais écrit un livre. Peut-être qu'il ne servira à personne, ne sauvera personne. Rien que des faits que j'ai choisis pour remplacer la réalité, des mensonges pour soigner mes blessures. Deux trois fétillements lumineux dans un océan noir. Des frissons secrets, magiques. Maintenant, je suis encore plus solitaire qu'avant."

Cette plongée douloureuse dans

l'écriture est celle de Malcolm Lowry ou d'Antonin Artaud.

## LE ROMAN D'UNE VILLE

Mais le livre d'Ash Erdogan est surtout le roman poétique et sanglant d'une ville, Rio, et de ses habitants, les Cartocas. L'auteur sait décrire les nuits trop chaudes, le sexe omniprésent, les vendeurs de cocaïne, les bars touchés de Lapa, le tram de Santa Teresa et ses détraqués de touristes. Elle raconte Oliveira, le peintre revenu d'Europe, fou et muet, ou Deborah, la mulâtresse qui ensorcelle tous les hommes. Chaque semaine, un feu d'artifice illumine les favelas, mais c'est pour annoncer l'arrivée de la drogue. Et à Rio, les favelas se disent "morro", comme "je meurs". Ozgür écrit à sa mère : "Cette ville me tue, tous les jours, à chaque instant, à chaque occasion, elle me tue par tous

les moyens. Lentement, profondément. Elle me vole petit à petit tout ce que je possède. Je suis cernée. Je suis obligée d'écrire Rio."

"Apprends à t'aimer", lui dit-elle, "parce que personne ne va le faire pour toi. Cette ville est meurtrière pour une femme étrangère". Et encore : "L'être humain ne se lasse jamais d'épuiser ce dont il n'a vraiment pas besoin."

Cette longue descente aux enfers où elle croise les prostituées, les mourants abandonnés, les voleurs à la tire, où elle offre son corps désespérément, se terminera par un coup de couteau dans une nuit étouffante parce qu'elle n'avait pas les dollars réclamés par une petite frappe. Sa mort était annoncée, elle est offerte à la ville pour la tacher de rouge, une sorte de don mystique, une crucifixion sous des airs de samba.

Guy Duplat



# NOTES

## BIBLIOGRAPHIQUES

### JUSTIFICATIF

JUIN 2003

**ERDOĞAN, Asli**

**La ville dont la cape est rouge.**

En quête d'exotisme et de liberté, Özgür, jeune universitaire turque idéaliste, débarque à Rio. Elle y trouve plutôt, derrière le masque trompeur de la plus belle baie du monde, la violence, les perversions et la mort. Sans travail et bientôt arrivée au bout de ses économies, sans abri, Özgür éprouve une sombre fascination pour le « côté obscur de l'humanité » qu'elle croise dans les favelas. Dans sa descente aux enfers, ni les appels téléphoniques de sa mère, ni les douces réminiscences de lumineuses journées ne parviennent à la convaincre de regagner Istanbul. Seule bouée de sauvetage, l'écriture d'un roman, *La Ville dont la cape est rouge*, qu'elle porte sur elle comme un talisman, devient sa raison de survivre, avant qu'une balle ne la frappe...

*Kirmizi pelerini kent :*  
trad. du turc par Esin  
Soysal Dauvergne. -  
Arles : Actes Sud,  
2003. - env. 186 p. :  
couv. ill. ; 22 cm.  
ISBN : 2-7427-4250-6  
18,00 €

Rio de Janeiro  
Violence  
Liberté

Ce face-à-face quotidien avec la mort, décrit avec des mots toujours justes et sobres, entraîne le lecteur dans une sorte de vertige. Jeune romancière de talent, Asli Erdoğan donne avec ce troisième roman une nouvelle dimension à la littérature turque contemporaine.

(Lu sur épreuves) - Niveau de Lecture I

\* Signale au public un ouvrage excellent dans son genre :

FR (Fiches Rapides) : Pré-information aux abonnés un mois avant la sortie du numéro.



BIBLIOTHEQUE POUR TOUS

UNION NATIONALE CULTURE ET BIBLIOTHEQUES POUR TOUS

18 bis, Rue Violet - 75015 PARIS - Tél. : 01 58 01 10 20 - Fax : 01 58 01 10 21  
Internet : [www.uncbpt.com](http://www.uncbpt.com) - E-mail : [uncbpt.services@wanadoo.fr](mailto:uncbpt.services@wanadoo.fr)

Association reconnue d'utilité publique - Décret du 30 Mars 1999 - Siret 784 315 160 00084 - APE 925 C